

tant plus facilement qu'on se croit plus fin que les autres. Je pense que la leçon lui servira, et qu'il ne se lancera plus dans les achats sans consulter plus vieux que lui. Enfin je lui ai dit où en étaient ses affaires, et il a fini par me dire qu'il avait l'intention de prendre une profession, mais qu'avant de se décider, il viendrait ici la semaine prochaine consulter Mr. Bonsens, en qui son père avait eu confiance.

François.—Ah ! voilà qui me recommande un peu avec lui. J'espère bien, monsieur Bonsens, que vous lui ferez renoncer à son nom de prétendue noble. Ça me vexerait de l'appeler comme ça, moi qui l'ai vu haut comme ma botte, joner à la toupie avec nous autres, petits gas qui ne le connaissons que sous le nom de Julien à Charlot. Mais à propos, n'as-tu rien appris de neuf à la ville, toi qui est si curieux de tout, Pétrus.

Pétrus.—Oh ! des misères ; rien d'intéressant depuis le procès de Barreau. Oh ! pourtant oui, il y a eu le procès d'un avocat. C'est presque aussi rare que des docteurs prenant leurs propres médecines. Imaginez qu'un officier public nommé pour accuser et faire condamner les mauvais sujets, les criminels, les tapageurs, s'est vu accuser, et condamner lui-même, et cela pour avoir voulu empêcher un gazetier de dire ce qu'il pense. C'est assez drôle, comme vous voyez, de la part d'un de ces avocats qui en cour disent pis, que pendre des clients de leurs adversaires, et ne veulent pas qu'on leur dise leur fait. Mais l'éditeur qu'il voulait assommer, lui a coupé la parole, et les doigts avec des ciseaux, lui entaillant la peau et la réputation. Le procès a été des plus amusants ; les avocats se sont chamaillés à bouche que veux-tu, ont fait de beaux discours sur le dévergondage de la presse, sur les droits sacrés des personnes, et ont prouvé que la devise : « *fais ce que je dis et non ce que je fais* » sera vraie encore longtemps.

Jean-Clair.—J'aurais bien aimé à être là. Il n'y a rien qui me plaise autant que de voir les avocats se manger et toujours prêts à se prendre, si les juges ne les arrêtaient pas. J'aime à plaider rien que pour ce plaisir là.

Bonsens.—Oui, et quand la séance est finie, ils s'en vont tous ensemble prendre un coup, plusieurs coups, à la santé des bons clients qui s'imaginent que les avocats épousent leurs querelles et qui les

paient bien pour cela. Mais, Pétrus, n'y avait-il rien de nouveau à Montréal en fait de politique, car enfin les gazettes ne disent pas tout.

Pétrus.—Ah ! tiens, j'oubliais. On parlait beaucoup de la nomination de l'ancien shérif Delisle que le gouvernement envoie pour représenter les marchands canadiens dans les pays étrangers, afin de les engager à venir commercer avec nous ; ce qu'ils se garderont bien de faire s'ils jugent de notre race d'après l'ambassadeur qui doit la représenter ; car, si ce que l'on dit est vrai, il vendait à son profit ce qui ne lui appartenait pas, et tenait ses comptes en partie trouble. Les marchands de Montréal, sont en diable. Ils disent que le gouvernement se moque d'eux.

Bonsens.—Ils ont tort. Nous avons un gouvernement qui ne serait pas mauvais si on savait s'en servir. Voilà par exemple une nomination stupide, coupable même, que personne n'ose approuver ; car, si le commerce canadien eût été consulté sur ce sujet comme il eût dû l'être, on eût choisi parmi les négociants canadiens français un marchand honnête, respecté, sachant ce que le pays peut fournir et ce dont il a besoin. Au lieu de cela on envoie un homme que je ne condamne pas, mais qui n'eût pas reçu une voix s'il eût dû être élu par les marchands du pays.....

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Nous sommes donc bien bêtes nous autres ? Il me semble que les marchands anglais à qui on eût fait cet affront, auraient crié comme des aveugles, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu justice.

Bonsens.—Nous ne sommes pas bêtes, Quenoche, mais nous sommes indifférents ou trop confiants. Si le peuple eût été consulté sur le choix d'une capitale, personne dans le pays n'eût voté pour Ottawa ; et le gouvernement y est rendu, et M. Delisle est notre ambassadeur, ce qui n'empêchera pas les marchands qui s'en disent le plus insultés d'aller voter pour ceux qui l'ont nommé. Il n'y a pas beaucoup de gens, qui si on les consultait privement, voudraient de la confédération telle qu'on la propose, et pourtant elle va se faire, c'est moi qui vous le dis.

Pétrus.—Oh ! pour ça vous vous trompez, père Bonsens, personne n'en veut plus ; les provinces d'en bas même n'en